



Philosophie & Management asbl

Compte-rendu du Séminaire du 17 janvier 2004

**« Démocratie, espace public et conflit :
paradoxe de la démocratie réactualisée par Lefort et Foucault »**
par Edouard Delruelle

Compte-rendu
Séminaire du 17.01.2004

**« Démocratie, espace public et conflit :
paradoxe de la démocratie réactualisée
par Lefort et Foucault »**

par Edouard Delruelle



Philosophie & Management asbl

Compte-rendu du Séminaire du 17 janvier 2004

« *Démocratie, espace public et conflit :*
paradoxe de la démocratie réactualisée par Lefort et Foucault »
par Edouard Delruelle

TABLE DES MATIERES

I. INTRODUCTION	3
II. L'OUBLI DU CONFLIT	3
III. L'INVENTION DE L'INDIVIDUALISME	5
IV. MACHIAVEL	6
V. MARX.....	8
VI. CONCLUSION	8
VII. DEBAT	9



I. Introduction

Ma recherche tourne autour d'une idée, à savoir que le politique est fondamentalement conflit. La philosophie devient une philosophie politique quand elle accueille les apories propres au conflit politique. Il ya toute une sémantique du mot conflit : division, lutte, affront, différend, etc. Cette sémantique n'inclut pas la révolte et la sédition ainsi que la guerre.

II. L'oubli du conflit

II.1. Machiavel, Freud, Marx

Il y a de la politique là où il y a rapports de force, pouvoir et résistance. Foucault disait que là où il y avait pouvoir, il y avait résistance.

Les modalités de conflits sont différentes selon les sociétés. Comment activer ou résoudre les conflits propres à chaque société ?

La philosophie est ambivalente face au conflit :

- Elle thématise le conflit et par différentes stratégies, le secondarise et le refoule. La formule de Heidegger (l'Histoire de l'Être est l'histoire de l'oubli de l'Être) est la formule équivalente pour le rapport entre la philosophie politique et le conflit.
- La position de Machiavel et de Marx;
- Freud : il y a un conflit ontologique en l'homme.

II.2. La politique pré-moderne : le holisme

L'invention de la démocratie à Athènes au V^{ème} siècle est indissociable d'une institutionnalisation du conflit (cf analyse de Vernant). Avant la démocratie, toute la vie du peuple se centre autour du Palais Royal. C'est un lieu fermé, sacré où les hauts dignitaires et les prêtres sont à la fois gardiens de Nomos (loi) ainsi que de Dikè (justice). Ces deux pans assurent l'unité de la société. Les lois proviennent des dieux et l'ordre social est intouchable car il est voulu par eux. Chaque personne se voit fixée dans une classe ou une caste.

II.3. La politique post-démocratique : l'aporie

Avec la démocratie, le pouvoir n'est plus confiné dans une enceinte sacrée et descend dans l'agora. C'est le passage de l'hétéronomie (loi venant des dieux) à l'autonomie. Les lois proviennent désormais des hommes. La société se met en débat puisque la parole devient publique. Le conflit s'institutionnalise et ceci est indissociable d'une laïcisation de la société pour un nouveau mode de gestion entre les hommes.



Dès lors, l'homme doit vivre avec l'Eris (lutte), la division et le chaos. La question du vivre ensemble n'est plus une question théorique ou technique mais tragique, c'est-à-dire aporétique. Le chaos est à aménager.

Aristote se demande comment faire de l'Un avec du Multiple, de l'égalité avec de l'inégalité. Pour lui, la politique est la question de l'égalité et de l'inégalité dans l'exercice du pouvoir. C'est donc une *aporia* ainsi que l'objet de la philosophie politique. Les questions « Qui exerce le pouvoir ? » et « Quand faut-il de l'égalité et de l'inégalité ? » sont fondamentales.

Ma thèse est qu'il faut maintenir l'aporie ouverte dans l'exercice du pouvoir. Autrement dit, l'inégalité du pouvoir est irréductible dans l'exercice de celui-ci.

II. 4. Antiquité et modernité : réduction du conflit

La philosophie politique d'Aristote à Kant en passant par Rousseau veut lever l'aporie ou la recouvrer. Il s'agit de faire du conflit un résidu de la vie politique. C'est une tentative de naturaliser ou de légitimer les rapports de force en arrachant l'exercice du pouvoir à l'arbitraire.

D'ordinaire, la philosophie politique adosse à la politique un fondement pré-politique comme le droit naturel : c'est l'idée qu'il y a un exercice naturel du droit et du pouvoir. Ce dernier serait donc soustrait à l'aporie. Par cette attitude, la philosophie politique se sabote elle-même en disant ce qu'il y a de non-historique (naturel), de non-confliktuel dans la politique. Ceci défini (l'absence d'aporie), le meilleur régime peut être instauré.

Il y a deux manières de réduire le conflit ou de donner une nature légitime du politique :

1°) Dans l'Antiquité, ce qui est naturel dans la politique c'est l'harmonie, le Tout. La cité est un Tout harmonieux et ordonné. L'horizon de la philosophie c'est une nature totalisante, hiérarchisée (un axe avec des inférieurs et des supérieurs) et finalisée (par le bonheur, les dieux : la finalité varie selon les auteurs). Il y a toujours un au-delà des hommes.

Le holisme (primat ontologique du Tout sur les parties) est un principe moral. En ce sens, le bien de l'individu est *pour* le bien de la cité.

Pour Platon, il y a une division naturelle de la cité en trois parties : guerriers, artisans et roi-philosophe. C'est une division calquée sur la division de l'âme (d'où pas de division historique). Cette manière de "déconflictualiser" permet le fait que personne ne proteste : ce serait illégitime car le sujet contreviendrait à un ordre naturel.

Pour Aristote, le meilleur régime est celui qui évite le conflit. Toutefois, il reconnaît l'existence du conflit, mais il recommande plutôt de se concentrer sur l'équilibre des intérêts entre les différentes classes.

2°) Dans la Modernité, le schéma est renversé. Ce qui est naturel, pré-politique ou fondateur de la politique, c'est l'individu. On a un passage du droit naturel objectif (l'ordre selon la nature, le cosmos) au droit naturel subjectif soit du holisme à l'individu. Dans ce contexte, l'organisation de la société est *pour* les individus. Il en ressort que la perspective de l'individu est le bien de la société. Ce mode préserve les droits fondamentaux de l'individu



dans les Droits de l'Homme. Le meilleur gouvernement est celui où chacun peut se gouverner lui-même.

La volonté générale (Rousseau) est effective lorsque chaque personne pense à l'intérêt de tous mais dans sa conscience (chacun pense rationnellement -en sa conscience- ce qui peut être valable pour tous). Par cette opération de la pensée, c'est une convergence des consciences qui se produit. Le principe holiste n'a plus cours.

La cité sera quelque chose de voulu, créé par les hommes, par leur volonté. On est dans le cadre du contrat social. Selon les penseurs modernes, l'homme sort de l'Etat de Nature où règne le conflit (Locke et Hobbes secondarisent le conflit). L'Etat de Nature est ce qu'il s'agit de résoudre, de dépasser. On voit bien que le conflit est ici pré-politique.

III. L'invention de l'individualisme

III. 1. Christianisme et Querelle des Universaux

Il ne faut nullement sous-estimer l'importance du christianisme dans l'invention de la notion d'individu. En effet, le christianisme déclare que le salut est un salut individuel. Ce tournant de l'histoire commence avec la Querelle des Universaux, la bataille ainsi appelée entre les réalistes et les nominalistes. Les réalistes pensaient que les universaux (l'espèce, l'humanité, la Belgique, les Ordres, etc.) devaient, quelque part, avoir une existence effective. Tandis que les nominalistes considéraient que ces universaux ne sont que des noms, des fictions n'ayant pas d'existence réelle. Seuls les individus particuliers (une rose, par exemple) existent.

Mais pourquoi a-t-il fallu une telle querelle qui a déchiré les Ecoles ? Car les différents mouvements pressentaient les implications et les enjeux politiques de l'une ou l'autre thèse.

Toutefois, dans les deux cas, le conflit est refoulé. Si le Tout prime, le conflit est considéré comme non-naturel. Si c'est l'individu qui prime, celui-ci est soustrait au conflit en tant que tel, même s'il peut entrer en conflit avec quelqu'un.

Dans le premier cas, le conflit est vu comme une disharmonie. Dans le second cas, l'individu est antérieur à la politique tandis que le conflit est confiné dans l'Etat de Nature. Dans cette optique, le but de la politique est de faire converger les individus et de dépasser le conflit. En l'occurrence, les rapports de force n'appartiennent pas à la politique et la politique, par contrat, va dépasser les rapports de force entre les individus.

Pour ma part, je pense que la philosophie politique devrait réintroduire les rapports de force dans le pouvoir et les déterrer de leurs recouvrements pour faire émerger l'arbitraire.

III.2. Les philosophes du soupçon : le conflit au cœur de l'individu

Ricoeur est celui qui a mis en évidence ce qu'il appelle la philosophie du soupçon. Les philosophes comme Nietzsche, Freud et Marx en font partie. Il faut remonter à Kant pour comprendre ce courant. Kant jugeait que la philosophie critique trouve son objet (l'art, la



connaissance) à partir d'un point non critiquable, à savoir la conscience ou le Sujet.

La philosophie du soupçon va critiquer cet incritiquable. Elle tente de retrouver les rapports de force qui constituent le Sujet. Freud, par exemple, présente le Ca et le Surmoi dans leurs rapports de force constants. Nietzsche déniche sous la conscience morale (justice, vertu, etc.) des rapports de force entre les forces actives (artistiques) et réactives (symbolisées par les prêtres). Enfin, Marx détecte sous la conscience politique des rapports de forces sociaux (entre la bourgeoisie et le prolétariat).

Cette philosophie du soupçon a la volonté de réhabiliter la contradiction et de la repolitiser. Dans le prolongement de ce type de pensée, ajoutons qu'il existe une autre tradition que celle des Droits de l'Homme : l'humanisme civique (qui veut ressaisir le conflit). L'humanisme civique entend procéder par des points d'inflexion et de transformation pour recouvrer ce conflit. Il récuse le fait que les Droits de l'Homme soient des principes moraux : ce sont des principes politiques.

III.3. Au-delà de la transcendance et de l'immanence

L'Être n'est pas dans l'individu, mais dans le rapport. Dans cet ordre d'idée, un des principaux défauts d'interprétation du communisme est le fait d'avoir pensé que la société était un Tout, un Être. Or, il faut penser le transindividuel. Pour dépasser l'opposition entre les nominalistes et les réalistes, il est utile de se dire que la relation est conflit. Toutefois, la relation est elle-même dialectique tandis que le conflit est créateur d'être.

Je pense que, dans notre société, les nominalistes ont gagné. Le marché est pour les individus (la société est nominaliste c'est-à-dire individualiste). Pour ce qui est de la justice, le philosophe Rawls avance l'argument du voile d'ignorance, ce qui est un principe individualiste.

IV. Machiavel

IV.1. La fortuna ou le conflit assumé

Machiavel écrit à une époque où l'Italie est dans une situation politique très instable (morcellement de territoires). De grandes familles (dont les Médicis) se mènent la guerre. Par la suite, les Soderini arrivent au pouvoir.

Machiavel, il ne faut pas l'oublier, était un responsable politique très influent. Son projet consistait à former une armée de citoyens, mais le pouvoir en place avait refusé.

Son ouvrage, *Le Prince*, devient, après le décès de Machiavel, une oeuvre polémique et le mot machiavélisme synonyme de ruse. Il faudra attendre le XIX^{ème} siècle pour que le livre ne soit plus diabolisé.

Machiavel (qui est croyant) parle avec ironie du christianisme : il estime que la religion manipule et engourdit les peuples. Il veut repenser la politique sans une perspective morale. Sa thèse est donc a-morale, c'est-à-dire située hors des catégories de la morale commune



(et donc pas immorale). Machiavel entend suivre la vérité effective (et les effets qui s'ensuivent) plutôt que son imagination. Il prend les personnes telles qu'elles vivent et non telles qu'elles devraient vivre.

La philosophie de Machiavel est plus qu'un simple traité politique donnant des recettes techniques (des moyens) mais une réflexion sur l'Être même du politique.

Sa conception ontologique générale est la suivante :

La *fortuna* est définie comme le hasard ou la contingence. Il y a une distribution de la chance et de la malchance. Le propre de la politique est l'instabilité et le mouvement. Il n'y a pas de nature qui transcenderait le cours des choses. Par ailleurs, il n'est pas possible d'établir un parfait équilibre de ce mouvement. Mais comment prendre le pouvoir et le garder s'il faut prendre en compte la *fortuna* et le fait que tout est histoire (changeant) ? Mais Machiavel ne s'intéresse pas à ce qui fait la stabilité des régimes. Si donc on considère ces moments d'instabilité (révolutions, mouvements divers, annexions) alors il n'y a pas de nature pré-politique et la politique est un champ immanent. Autrement dit, on explique le politique par le politique. De plus, tout est pouvoir. Cependant, Machiavel est aussi le penseur de la liberté. Comment est-ce possible si tout est arbitraire ?

Dans toute cité, il y a deux parties : les Grands et le peuple. La lutte des classes existe (pensée pré-marxiste). Le peuple est composé d'artisans et de commerçants tandis que les Grands sont les riches familles. Le peuple ne veut pas être opprimé et commandé par les Grands. Bien qu'elle soit injuste, cette division est constitutive des cités et fait leur grandeur : c'est le conflit qui a dynamisé les grandes cités (comme Rome, par exemple). Machiavel fait un éloge des révoltes et des manifestations.

IV.2. Le Prince et la virtù

Quel est le rôle du Prince ? C'est s'installer au cœur du conflit pour permettre au peuple d'exprimer la volonté de ne pas être opprimé. Il s'agit de maintenir la dynamique positive du conflit. Le peuple a besoin du Prince tandis que les Grands peuvent toujours faire des alliances entre eux. Mais le Prince a intérêt à s'allier au peuple car il risque de s'embourber dans le clientélisme ambiant entre les Grands. En outre, ces derniers rivalisent avec le Prince pour lui prendre sa place. Bref, faire de la politique avec les Grands revient à mener une politique de maintien et de régulation, une activité proche de l'inertie. Si le Prince collabore avec le peuple, cette prise de position peut le mener loin (politique visionnaire). En fait, l'insubordination du peuple rencontre l'audace du Prince. Le peuple doit croiser la *virtù* (sorte de virtuosité) du Prince. Cette *virtù* est la capacité de savoir prendre l'occasion, d'avoir une intelligence de l'événement. Elle ressemble à la *phronésis* prônée par Aristote.



V. Marx

V.1. Le matérialisme historique

Sa pensée est équivalente à ce qu'il appelle le matérialisme historique (la notion de dialectique historique est rarement utilisée par lui). Son matérialisme n'est pas un matérialisme de la matière (atome), mais de la relation et de l'activité. Marx essaie de trouver l'activité sous-jacente aux choses. Exemple : le cerisier est là car on l'a planté, importé, arrosé, soigné, etc. L'Être du cerisier se concentre plus dans les activités humaines autour de lui que dans ses différentes composantes (feuilles, branches, etc.).

L'essence de l'homme, ce sont les rapports sociaux. L'activité est toujours une production de quelque chose. Par cette idée, Marx contrevient à la dichotomie traditionnelle entre la praxis et la poesis. Pour Marx, tout est produit : les institutions sont des produits au même titre que les vêtements.

V.2. Positivité de la lutte

Le matérialisme historique de Marx appliqué à la politique assume le fait que le conflit et la lutte soient fondamentaux. La lutte est toujours productrice de quelque chose. Avec le temps, la lutte se simplifierait (à son époque, deux classes en lutte frontale). Bien sûr, on remarque aisément que cette considération de Marx est fautive quand on pense à la kyrielle d'affrontements entre protagonistes de tous bords à laquelle on assiste aujourd'hui.

Si l'économie est telle, c'est parce qu'elle est née par l'intermédiaire d'outils politiques au niveau micro et macro économique :

- l'organisation de la journée de travail (pression pour prester plus d'heures);
- l'accumulation primitive (vol de la terre);

VI. Conclusion

Dans l'histoire politique, le conflit a été soit évincé soit recouvert. Je souhaite que le conflit soit réidentifié dans la société. Attention, le conflit n'est en rien en rapport avec la guerre, la sédition ou la délinquance.



Compte-rendu du Séminaire du 17 janvier 2004

« **Démocratie, espace public et conflit :**
paradoxe de la démocratie réactualisée par Lefort et Foucault »
par Edouard Delruelle

VII. Débat

Intervention 1 : *Ma question est de type méthodologique. Comment faire de la philosophie ? Qu'est-ce que faire de la philosophie ? Quelle est sa méthode et ses critères ? Ma second question renvoie à la notion de conflit. Comment avec celui-ci, prendre en compte celui qui "n'a pas eu de chance" ? Les handicapés, les faibles ?*

Delruelle : *Un philosophe c'est aujourd'hui, essentiellement, un professeur de philosophie (depuis deux siècles, du moins). Les philosophes sont des scientifiques comme les autres mais qui ont des champs d'investigation différents. Mais la philosophie est autre chose quand même. On a une image de la philosophie en tant que très théorique, avec des discussions éthérées. Or, la philosophie est pratique. Pour Deleuze, le philosophe crée des concepts. Cependant, ces concepts servent à quelque chose (aux managers, aux artistes, aux personnes ordinaires, etc.). Faire des concepts, c'est faire comme je fais avec le mot "conflit". Cela consiste à déplacer les catégories pour faire penser autrement (Foucault). On ne peut reprocher à la philosophie d'avoir un langage technique, sinon il faut le faire pour les autres disciplines. La philosophie est née pour que l'homme vive mieux. Elle est une manière de vivre (mais ceci est oublié aujourd'hui). Il y a différentes métaphores pour définir ce qu'est la philosophie :*

- une médecine ou une thérapeutique (Wittgenstein);
- un art (Foucault, Onfray);
- un tribunal (comme enquête et soupçon - Kant).

Le philosophe ne doit pas cesser de penser qu'il fait de la pratique. Il doit aller au-delà de l'opposition entre la théorie et la pratique.

Pour ce qui est de votre question sur le fort et le faible, je la lierais à la question de B. van L. et où il parle du livre titré Selfish genes. La première chose que l'on voit dans le conflit c'est la victoire du fort sur le faible. Il faut avoir une vision plus paradoxale et pointer la force du faible. Le pouvoir s'exerce toujours à l'encontre de quelque chose qui lui résiste. Je suis méfiant quant à notre société qui se centre sur la victime en la victimisant d'autant plus sans percevoir la force de celle-ci. Adopter une vision plus dialectique est souhaitable.

Intervention 2: *Comment expliquez-vous le succès phénoménal de Rawls ?*

[Oubli de réponse à cette question]

Intervention 3: *Que pensez-vous de la notion de réseaux ? Ne déconstruit-elle pas les anciennes hiérarchies et ne va-t-elle pas au-delà de l'individualisme et de la relation ? En outre, le passage à l'individualisme par l'intermédiaire de la laïcisation est-il un mouvement irréversible, inéluctable ?*

Delruelle : *Les réseaux, tels qu'on les diagnostiquent, favorisent-ils le mouvement individualiste ou relationnel ? Je me méfie de cette notion. Pour moi, c'est une manière d'individualiser. Le pouvoir, par ce moyen, se focalise encore plus sur l'individu. En ce sens,*



Compte-rendu du Séminaire du 17 janvier 2004

« **Démocratie, espace public et conflit :**
paradoxe de la démocratie réactualisée par Lefort et Foucault »
par Edouard Delruelle

plus de réseaux, c'est plus d'individualisation. Le pouvoir ne s'exerce plus sur les groupes, les territoires ou les peuples. Foucault avait débusqué les lieux d'enfermements individualisants (les asiles, les écoles, etc.). Ceux-ci ont été remplacés par des principes de contrôle beaucoup plus fins : le passage des hôpitaux aux soins à domicile, aux antennes médicales dans les entreprises. Même si ces initiatives sont très utiles (pour les personnes âgées par exemple), elles montrent que le contrôle s'insinue jusque dans les lieux privés. Mais les phénomènes ne sont jamais univoques. La structure est plus fine dans les réseaux que dans les axes pyramidaux que j'ai évoqués dans l'exposé. Il n'empêche, je ne suis pas aussi optimiste que Aost sur les capacités émancipatrices des réseaux.

Intervention 4: Votre thèse selon laquelle le marché n'est pas un Tout ne me convainc pas. Le marché est plus que la somme des individus. Il semble avoir, presque, sa propre existence.

Par ailleurs, je me demande si dans la religion musulmane il n'y a pas un moindre primat de l'individualisme.

Delruelle : Je ne suis pas très familier de la religion musulmane. Pour ce qui est de la religion chrétienne, elle est très peu holiste. Ce qui constitue le corps mystique (Christ) c'est la convergence des consciences individuelles. Pour être réconcilié dans le corps du Christ, il faut que vous soyez un individu.

Le monothéisme est interprété comme une sortie de la religion. Il est différent du polythéisme car il élimine tous les dieux sauf un. En plus, comble de tout, Dieu se fait homme et est historicisé. La religion musulmane peut être vue comme un pas de plus ou une réaction à cette dégringolade. Quant à l'islamisme politique, il est plus un mouvement se servant de la religion qu'un courant se servant du radicalisme de la religion. En somme, il ne faut pas partir du Coran pour comprendre le caractère radical du mouvement politique.

Intervention 5: Les conflits font la vie de l'entreprise et des relations personnelles. Ils permettent de progresser. Au niveau des poètes et des écrivains, ils peuvent énoncer qu'ils ont besoin de ces conflits à l'intérieur d'eux-mêmes pour pratiquer leur art. Je me demande quel est le rapport entre cette idée et celle décrite dans le livre Selfish genes, à savoir que l'évolution des espèces et de l'homme se fait à travers le conflit permanent entre les gènes (les gènes les plus forts l'emportent sur les gènes les plus faibles).

[cf réponse à P.B.] Suite :

Delruelle : Le conflit n'est pas seulement quelque chose qui passe entre les groupes et les pays. La guerre des pays à l'encontre d'un autre pays suppose un consensus entre ces pays. La guerre recrée une unité entre des pays alliés. Le conflit devient intéressant quand il traverse les groupes, les relations interpersonnelles et nous-mêmes (même si je ne crois pas à l'existence ontologique de l'individu). Freud disait que l'homme n'était pas maître dans sa propre maison. Quelqu'un est toujours déjà dans la maison, avant que j'y habite. C'est aussi pourquoi, selon Freud, la psychanalyse a tant de difficultés : car elle fait remarquer à l'homme qu'il n'est pas maître dans sa propre maison. Il utilise même une métaphore politique (qui rejoint notre analyse du choix du Prince) : le Moi est comme un souverain qui ne veut pas écouter le peuple. S'il l'écoute, il comprendra pourquoi il doit être malade.



Compte-rendu du Séminaire du 17 janvier 2004

« **Démocratie, espace public et conflit :**
paradoxe de la démocratie réactualisée par Lefort et Foucault »
par Edouard Delruelle

Intervention 6: *Quelle est votre autre lecture des Droits de l'Homme ?*

Delruelle : *Les Droits de l'Homme, comme référent moral, alimentent les associations, les mouvements et leur combat (conséquence de la laïcisation de l'individu chrétien). On remarquera qu'il y a, à la fois, une rivalité mimétique et un consensus entre les laïques et les chrétiens. L'homme, par le sentiment qu'il a de sa dignité, se voit comme un individu sacré qui a besoin d'une instance supérieure que sont Dieu, les Droits de l'Homme ou l'Etat. En effet, lorsque le citoyen réclame un droit, il le fait à l'Etat; il demande un face à face tout en ayant une relation ambivalente vis-à-vis de l'autorité que cette instance représente. Mais si l'homme est en mesure, légitime, de faire cette requête, c'est bien parce que l'Etat le reconnaît comme individu. Si l'on faisait une généalogie des Droits de l'Homme, on verrait la pente nominaliste puis individualiste.*

L'autre lecture possible des Droits de l'Homme est de les examiner à l'aune de la politique. C'est une vision performative (cf les énoncés performatifs en linguistique). Dans cette perspective, quand on demande un droit, on fait quelque chose. Lorsque la revendication est entendue, elle crée des liens de sociabilité, de fraternité, de rapports nouveaux. Des groupes sont reconnus : homosexuels, droits des femmes, etc. C'est un axe horizontal positif. L'axe vertical, c'est celui de la contestation, du conflit, de la remise en cause du pouvoir.

Intervention 7: *Vous dites que le rôle du Prince est de se tourner vers le peuple. Si on remplace le Prince dans le monde d'aujourd'hui, qui serait-il ?*

Est-ce que le conflit doit amener un rapport de force ? Je pense aux relations avec les syndicats : il est parfois impossible d'avancer avec eux car ils se posent toujours déjà dans un rapport de force.

Delruelle : *Qui est le Prince aujourd'hui ? Il y en a peu. Le Prince n'est pas spécialement un homme, il peut être un parti. Aujourd'hui, on se référerait plutôt à des groupes, des instances plurielles. Le Prince, ce sont en fait des moments. Certains politiciens ou partis sont Prince à des moments particuliers et d'autres pas. Pensez à l'allocution de de Gaulle. Il faut faire du Prince un concept : c'est lorsque l'audace du pouvoir rencontre l'insubordination, la comprend et lui donne forme.*

Quant au conflit, cela ne veut pas dire consensus ou compromis. On ne vit pas dans la révolte perpétuelle. Le consensus est aléatoire, mouvant et il faut le savoir. En outre, des entités comme la sécurité sociale ou l'Etat sont des produits. Ils n'existent pas en soi et on ne peut, en conséquence, affirmer que l'on ne peut y toucher ou les remettre en cause.

Intervention 8: *Quelle différence faites-vous entre le conflit et le dialogue ?*

Delruelle : *La parole (le dialogue ou le logos passe à travers) n'est pas, en soi, pacifiant. Il y a des mots qui font mal et qui tuent. Le dialogue peut être une manière de faire la guerre (chez les Grecs, cela semble être le cas). D'une manière générale, je me méfie des théories de l'agir communicationnel (Habermas). Le telos (finalité) du langage n'est pas l'entente. C'est même une thèse dangereuse. Je suis effaré de voir à quel point les théories de Habermas sont reprises et passent, sur bien des thèmes, comme un rouleau compresseur. Je pense que le dialogue n'est ni du côté du conflit ni du côté de l'entente. C'est un instrument qui engendre amitié, amour ou solidarité. Ces sentiments ou attitudes peuvent*



Compte-rendu du Séminaire du 17 janvier 2004

« **Démocratie, espace public et conflit :**
paradoxe de la démocratie réactualisée par Lefort et Foucault »
par Edouard Delruelle

être vus comme le résultat d'un petit miracle ou le fait de compromis. Il faut beaucoup d'inventivité, d'attention, de techniques, de langage pour que dialogue amène la bonne compréhension et l'entente.

Intervention 9: Je ne suis pas d'accord quand vous dites que le conflit est premier. Ce serait conclure que le conflit est un fait qui aurait toute la force du fait. On pourrait dire que le conflit et le pacifique sont des faits. En effet, certaines personnes aspirent plus à la paix qu'au conflit.

Intervention 10: Oui, pensons à Gandhi.

Delruelle : Mais Gandhi était dans un environnement très conflictuel. Pour Habermas, il faut aller dans le conflit avec un Idéal régulateur (cf Kant) et le telos de l'entente. Je n'entre pas dans la dichotomie fait / normes. En revanche, je conteste la position de Habermas car il parle d'idéaux. De plus, je ne vois pas le conflit en tant que, par définition, libérateur (contre les méchants du pouvoir). Je propose plutôt le concept de différend de Lyotard. C'est un état instable et un instant du langage où quelque chose demande à être dit, mais ne peut l'être encore. Cet état se manifeste par des actes, des attitudes (par exemple, le vandalisme) des signes corporels (la rougeur) voire par l'art. Une fois le mot, le mode, le langage trouvé (par un nouveau Prince ou un artiste), on est dans le litige et plus dans le tort.

Intervention 11: Ne peut-on pas réconcilier ce que vous dites ? Il est possible d'imaginer qu'il y ait toujours un temps d'instabilité puis une considération du temps de l'agir communicationnel tout en prenant en compte ses limites propres.

Delruelle : Le consensus peut avoir deux sens. Soit on pense qu'il s'agit d'un accord sur le langage soit on décide que c'est un "sentir avec", un sens commun. Dans ce dernier cas, ce n'est pas un langage explicite, mais suffisamment utile pour que l'on puisse pointer là où se situe le problème.

Intervention 12: Le Prince ne peut-il pas être perçu comme une leçon pour notre vie privée et notre vie politique ? Ne faut-il pas, pour soi-même, jouer le rôle du Prince voire l'institutionnaliser ?

Intervention 13: Le Prince, en entreprise, pourrait être un référent tiers (un ancien directeur reconnu en tant que sage).

Delruelle : L'intérêt de la démocratie, c'est que tout le monde peut être Prince. C'est une place vide à remplir quand le conflit se présente. Il ne faut pas désigner, a priori, une personne particulière. Aujourd'hui, le Prince est peut-être l'espace public.

Intervention 14: S'il y a moins de conflit, l'espace public sera libre mais n'aura pas d'influence sur son destin libre et collectif. Je voudrais savoir en quoi consiste l'audace et l'insubordination ?

Delruelle : Aujourd'hui, il ya moins de conflit au sens traditionnel du terme. On casse certains conflits sociaux. Cependant, il y a des conflits et des tensions qui sont grandes. Mais ils ne sont pas traduits de façon collective et ont des implications dans la vie privée. Pour ce qui est du fait de traduire, Sarkozy a compris le sentiment d'insécurité et y répond.



Compte-rendu du Séminaire du 17 janvier 2004

« **Démocratie, espace public et conflit :**
paradoxe de la démocratie réactualisée par Lefort et Foucault »
par Edouard Delruelle

Remarquons que s'il n'y a pas de traduction dans une collectivité positive, cela a des répercussions sur la vie privée.

Intervention 15: Comment règle-t-on le conflit intérieur ?

Delruelle : Le fantôme de la maison (cf Freud) est lui-même divisé. Les pulsions sexuelles et les exigences de la culture sont barrées par le refoulement. Ceci s'équilibre par le compromis exprimé par les lapsus, les actes manqués, les rêves, etc. Il y a une tension terrible qui s'exprime entre une pulsion et une loi.

Intervention 16: Pour moi, un rapport de force se révèle dans un conflit physique ou dans le dialogue (donnant-donnant par les arguments). Le conflit, en tant que tel, n'est pas un rapport de force.

Delruelle : Mais se sont deux pôles qui s'affrontent, donc deux énergétiques.

Intervention 17: Votre vision des choses ne pourrait pas être décrite par la métaphore du volcan en ébullition ? Il y a des conflits, mais pas de telos ?

Delruelle : Oui, d'une certaine manière. Il est vrai qu'il n'y a pas de telos, de sens de l'histoire, de la vie. Je suis un sceptique athée. Comment se fait-il que les énergies se stabilisent ? C'est le principe ancien des énergétiques produites par Apollon et Dionysos (qui travaille sous).

Intervention 18: Pourquoi travailler et ne pas attendre les transformations ?

Delruelle : La vie et la société nous poussent à la morbidité, à la régulation, à l'inertie, à être réactif et peu inventif. Il faut beaucoup d'invention pour vivre.

Intervention 19: Vous semblez éliminer les notions d'amour et de gratuité, qui sont des fondements de notre tradition. Ces notions ne seraient-elles pas plus radicales et risquées que le concept de conflit ?

Delruelle : J'accepte votre objection. J'émetts du soupçon et de la méfiance vis-à-vis de la spontanéité et de l'évidence de ces notions. La notion de don suppose le fait de recevoir et de rendre. Jésus rachète la dette des hommes et ils le lui rendent en l'aimant. Le cycle don / contre-don s'inscrit pour faire tourner une société. Dans le cas du Christ, le donataire n'est pas connu véritablement : comment recevoir, alors ? Ce côté mystérieux est certainement un des facteurs de succès de la religion chrétienne.

Le contrat, c'est le contraire du don : c'est un rapport de donnant-donnant.